

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Chappuis, Di Cicco

René Lapierre

Volume 32, Number 5 (191), October 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31942ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lapierre, R. (1990). Review of [*Chappuis, Di Cicco*]. *Liberté*, 32(5), 139–143.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

POÉSIE

RENÉ LAPIERRE

CHAPPUIS, DI CICCO

D'un recueil intitulé *Moins que glaise*, on s'attend bien sûr à une certaine modestie. À une *humilité*, plus justement, élémentaire, qui se souvient du primitif état de l'homme. Les poèmes de Pierre Chappuis (José Corti, 1990, 113 pages) tendent en effet à cette ascèse, ils cherchent à oublier l'ornement du style pour formuler, dans une langue épurée, l'essentiel dénuement des vivants.

Terre

Boue, cendre: renouveau

La plus noire, luit

ou

compacte, vole en poussière

Pareil objet se révèle difficile, à cause du caractère fondamental d'une recherche qu'on dirait, dans sa quête de l'essentiel, lourde de la définition même du poème et de la poésie. D'où peut-être le caractère altier, la rhétorique encore trop évidente de ces textes qui, dans leur grandeur, ont parfois l'air de donner des leçons d'humilité.

Solennelles

*(Dût leur dévotion
ressouvenue
demeurer vaine)*

Tour à tour elles s'inclinent

Messagères du néant

En semblables occasions l'ornement langagier rapple: trémolos de la voix, mots qui s'écoulent, poème-récital et poète-spectacle.

Ailleurs pourtant l'écriture se recueille, oublieuse d'elle-même, et laisse de nouveau entendre le chant:

*Nuage, albâtre
à la limite du jour où rien ne tient*

Nous lisons alors de beaux poèmes, apaisés et grandis par ce qui les dépasse.

* * *

Le livre de Pier Giorgio Di Cicco, *Les Amours difficiles* (Guernica, 1990, 123 pages, trad. Frank Caucci) paraît à première vue aux antipodes de celui de Chappuis. D'abord parce que les poèmes qu'il contient ont délaissé, à une exception près, la forme lyrique versifiée, et ensuite parce que la trame des quatre-vingt-sept textes du recueil est très visiblement, très résolument autobiographique («Baltimore, où j'ai grandi», «Montréal, 1953», «Jeunesse», «En voiture jusqu'à Pointe-Pelée», etc.). S'attend-on pour autant aux tons pastel, aux complaisances prétentieuses de l'écrivain

qui se raconte? On sera surpris (et heureux, je suppose) de découvrir dans les poèmes de Di Cicco un complet détachement du lyrisme personnel, une écriture précise et forte qui ne ménage pas ses «modèles» (les personnages — père, mère, tante, amis — qu'elle désigne, qu'elle appelle à elle tout au long du recueil), mais les soumet au contraire à l'exigence d'une pensée essentiellement critique. Voyez Baltimore:

Quand je pense à Baltimore, à ses bras gris autour de la baie de Chesapeake, à ses quelques crabes qui couvent dans les profondeurs, je pense à la tristesse. Je pense au reflet terne des aciéries dans la nuit, seul sourire de Baltimore. Quand je pense à Baltimore, je pense à des oncles ternes et à des tantes hargneuses et aux Zeller, aïeux de la parenté que j'aime le moins.

Voyez l'Amérique:

Montées et descentes aux arrêts d'autocar, nausée dans ma tête, toilette qui pue à l'arrière; car qui cahote sur les autoroutes; lumières nocturnes qui pleuvent sur la fenêtre.

Ou encore tante Margaret, «son mari maudissant une tombe étriquée». Ou Beppino, le père, «cet homme qui s'assoira sous son mimosa à côté de l'autoroute, trop maigre de cinquante livres, sans hôpital et, regarde, il a d'immenses roses blanches dans les yeux». Ou enfin, pourquoi pas, la rue Bloor à Toronto:

L'immeuble attend, celui qu'on appelle chez-soi. Un autre matin va venir, et le souper aussi. Mais pour l'instant nous marchons dans la rue Bloor à cinq heures de l'après-midi. Le monde se casse la figure, et nous ramassons le ciel.

Partout Di Cicco traite ses sujets avec la même exactitude, la même sévérité. Il le faut: ce qu'il veut écrire et donner n'est pas inerte mais se défend, se récuse, griffe, mord, pleure, aime de toute sa force de vivant, rageur et effrayé du poids de mort qui lui pèse sur la tête en plein jour, à midi.

La trajectoire des *Amours difficiles* croise peut-être, de façon inattendue, celle des poèmes de Chappuis; grâce à l'humour, elle parviendrait toutefois plus sûrement qu'eux à ce dépouillement, à cette nudité de l'âme que permet le sacrifice du moi:

Le vent aiguise ses dents au-dessus du lac, les caboches, des amigos enveloppés dans des draps, une ou deux ophélie's pendent par la lèvre inférieure, et le paysage mon Dieu le paysage que j'aimais le mieux, étendu sur cent villes, que j'appelle le passé, le passé où je suis mort, moi le misérable, figé avec une fleur dans la bouche, en train d'annoncer la poussière qui m'habite.

Chappuis est européen, alors que Di Cicco (né en 1949 à Abruzzo) vit en Amérique depuis 1952: Montréal, Baltimore, Toronto. Il travaille en effet à l'américaine, sa poésie montre et dessine, rit, mange, boit, oublie, parfois s'acharne et parfois laisse tomber. Elle n'explique jamais, ne tient pas de sermons et se méfie des phrases trop propres («L'Amérique», «La tête, chose misérable», «Les mains sur le balcon», «Hypothèse 2»). Il en résulte une suite de tableaux narratifs dont le trait est fort, le pigment mordant; rien dans ces poèmes de fade ou d'alangui, nulle trace de ce qu'on pourrait dans tant de livres reconnaître comme *l'énoncé poétique moyen*, le «robinet d'eau tiède» dont parlait dans un entretien Valère Novarina.

Pourquoi ce livre me fait-il penser à *L'Herbe de fer* (William Kennedy), aux romans de Goodis et d'Irish? Probablement parce que ce sont là également des poèmes, la

poésie n'étant pas tant un genre qu'une attente, une absence de concession à laquelle tout — personnages, histoire, et même auteur — doit se plier. Lecteur compris.